

XYZ. La revue de la nouvelle

Dans le sentier

Jean Désy



Numéro 97, printemps 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2792ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Désy, J. (2009). Dans le sentier. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (97), 59–61.

Dans le sentier

Jean Désy

TU MARCHES, tu me suis, tu chantonnes, tu regardes partout, tu t'arrêtes près d'un ruisseau qui a déjà donné forme à un étang à castors, du temps que leur barrage tenait le coup. De grands arbres morts s'élèvent dans le gris-bleu du ciel. Des mottes d'herbe se hissent ici et là hors de l'eau. Tu regardes partout, tu t'exclames que c'est joli ici! tu ne traverses pas le petit pont qui enjambe le ruisseau. Je te dis de t'asseoir près d'un tronc qui traverse le cours d'eau, j'aimerais te prendre en photo. Tu hésites, tu ne veux pas mouiller tes souliers, j'insiste un peu, il me semble qu'avec ton enthousiasme et les couleurs si tendres du ciel bas tu ferais partie intégrante de toute la beauté tranquille qui prévaut. Tu finis par t'asseoir, je te prends en photo, tu es timide, tu ne veux pas vraiment, mais tout à coup, il me semble que je l'aperçois, ton sourire, pâle, touchant comme celui d'un trille blanc. Tu es là, bien présente au cœur du printemps tardif. Le ruisseau chante pour toi. Je te prendrais dans mes bras comme j'aime prendre dans mes bras ce sentier et tout ce sous-bois dans lequel nous avons passé pour parvenir à cette castorerie abandonnée. Je te serrerais dans mes bras comme on serre délicatement une pousse de vert nouveau. Tu contemples le monde. Cela donne envie de le contempler avec toi. Nous reprenons notre marche. J'espère que nous monterons jusqu'au sommet de la falaise qui nous fait face, pour atteindre le petit lac que je connais si bien, que je visite régulièrement, mais avec encore plus de joie à chaque printemps, peu de temps après la fonte des glaces. L'air est bon, ni trop chaud ni trop froid. Il ne vente pas, le temps ne s'est pas arrêté, nous imprimons plutôt au temps qui tourne avec nous notre propre rythme. Tu dis tout à coup: «On dirait des ailes de chauve-souris repliées!» Je découvre qu'en effet les feuilles mortes toutes recroquevillées, à nos pieds, qui ont subi les pressions de l'hiver, ressemblent à des ailes de chauve-souris repliées. Tu contournes le petit banc d'ailes de chauve-souris. Nous poursuivons notre montée en longeant cette fois l'immense falaise de granit qui nous surplombe.

Je me dis que tu dois bien te demander s'il nous faudra escalader cette falaise à un moment ou à un autre. Tu fais halte de nouveau : « Des larmes ! » Le ciel a déposé sur une mince feuille d'herbe six petites larmes, comme s'il n'avait plu dans le monde que six gouttes d'eau, comme si la rosée n'avait inventé dans toute la forêt que six minuscules cupules transparentes. Les tiennes ! Tes yeux de peintre les ont découvertes. Tu es bien la seule dans le monde qui ait pu voir ces larmes d'ici. Il me semble découvrir les teintes du fond de ces yeux qui sont les tiens, des teintes de vert, de gris et de bleu. Peut-être, je ne sais trop, le fond de tes yeux a pris les teintes du pays ambiant, de la ténuité majestueuse que nous frôlons. Je te tends l'appareil photo pour que tu puisses immortaliser les larmes sur leur feuille. Fugitive ténuité. Quand je penserai plus tard à ces six larmes, je penserai à tes yeux, tes yeux qui, ce jour-là, savaient capter la discrétion lumineuse. N'est-ce pas ton rôle dans le monde de donner à voir des lumières qui autrement resteraient invisibles ? Je songe à Walt Whitman dans son *Feuilles d'herbe* qui lance de grands cris de « Capitaine, ô mon capitaine ! » J'aurais bien envie de crier la même chose, mais je garde silence pour ne pas briser ta méditation, aussi pour que tu gardes confiance en moi, que tu me suives encore dans ce sentier qui grimpe maintenant plutôt abruptement, qui mène à la décharge du lac où je souhaite me rendre, juste avant qu'il ne chute deux cents mètres plus bas. Dans un grand fracas, une gélinotte s'envole. Je dis que la perdrix, je la mangerais bien ce soir. Mais tu ne veux pas chasser, tu ne voudras peut-être jamais que je chasse en ta compagnie. La perdrix tente de camoufler sa tête derrière un tronc de bouleau blanc. Tu dis aimer le rose des écorces de bouleau blanc qui se détachent délicatement de leur tronc. Tu aimes les rose tendre de la forêt. Je te dis que cette muraille de feuilles qui nous borde sur le côté droit du sentier, c'est une véritable beauté. À cause du vert tendre. Mais tu spécifies que c'est probablement le fait que chaque feuille ait la capacité de se détacher du reste de la masse de vert tendre qui donne la beauté à ce mur de feuilles. Vert tendre. Cette couleur te va bien. J'aime le mouvement que font tes bras pendant que tu avances. Tu me rejoins après avoir fait un petit pipi dans le bois. Tu prends la peine de préciser qu'il t'est toujours agréable de

faire pipi dans le bois. J'acquiesce. J'ai si souvent adoré uriner sous les étoiles, les deux pieds agrippés à l'humus. J'aime t'entendre respirer. Parvenue au premier replat, avant la dernière montée pour atteindre le lac, tu t'assois près du ruisseau de décharge. Contemplative, tu te fonds à l'eau vive. Tu acceptes de te relever. Tu es fatiguée. Pourtant, tu poursuis ta route, tu me suis. Je dis que dans sept minutes nous serons arrivés. Mais plus nous avançons, plus tu te mouilles les pieds. Il y a des trous d'eau partout. La boue devient liquide alors que nous achevons notre marche. Tu fais balancer tes bras comme si tu voulais t'envoler. Nous atteignons finalement le muskeg devant le lac, tout près d'un grand étang à castors, bien entretenu celui-là, qui fait monter le niveau du lac de deux mètres. Tes souliers se détrempent complètement quand tu t'enfonces dans la sphaigne. Tu ébauches un geste de recul. Tu n'aimes pas. J'insiste. Je voudrais que tu voies ce lac, mais je voudrais surtout y arriver pour y plonger. Première baignade printanière pour moi. Chaque année, au mois de mai, je me baigne dans ce lac. C'est symbolique. Je me doute que tu ne te baigneras pas. Je plonge. Durée de la baignade : trois secondes et moins. Je crie comme un fou. Le cri empêche de congeler net. Je sors et me rhabille. Tu t'es enveloppée d'un châle de coton pour te protéger des moustiques. Tu souris, ne veux pas repartir tout de suite. Deux huards à collier s'approchent à vingt mètres, apparemment peu dérangés par mes hululements gamins. Je te regarde, assise à l'indienne. Tu es ce lac et cette vie mouillée et les souliers en compote et les maringouins qui s'activent sur tes joues. Tu es cette belle fatigue qui te ramène dans le sentier en descendant. Quand tu t'arrêtes encore une fois, en t'exclamant devant un gros bouleau gris qui a l'air de quelqu'un qui s'est levé sur la pointe des pieds, quand tu montres du doigt les racines disposées à partir de leur tronc comme des jambes arquées, eh bien, je craque pour tes remarques de fille vert tendre qui osa me suivre dans ce sentier, dans cette forêt, dans cette montagne, jusqu'au lac que je connais et que j'aime. Voilà que j'ai l'âme aussi mouillée que tes pieds. Il y aura un feu dans notre cabane pour te réchauffer. Tu voudras de la tisane. Je boirai du porto. Mon cœur aura la forme d'une larme déposée sur une feuille tendre.

Juillet 2008